Relitain

FRC.3
27104 a

Case
FRC
23635

18.

TRAITÉ COMPLET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE,

A L'USAGE DE CEUX QUI ONT ENCORE QUELQUE CHOSE,

PAR UN HOMME QUI N'A PLUS RIEN.

PARIS.

An 8, (1800.)

THE NEWBERRY LIBRARY

DE L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Un femme (madame Resani, demeurant à Canon, département du Calvados), a dernièrement proposé, par la voie d'un journal (*Décade Philosophique*, *N°* 7, an 8), une souscription pour la publication d'un ouvrage qu'elle a composé sur l'*Economie Domestique*, partie qu'elle annonce avoir étudiée dans tous ses détails, et sur laquelle elle serait en état d'offrir des idées neuves et des résultats précieux. L'importance et en même tems la nouveauté du sujet ne pouvaient que faire désirer vivement la publication de cet ouvrage, et il n'eût pas été sans quelque intérêt de voir une femme *ménagère* par devoir et par goût, *auteur* par zèle et par circonstance, offrir au public, dans un style simple et avec cette modestie qui relève si bien toutes les grâces de son sexe, les règles d'un art qu'elle doit s'honorer de connaître à fond, puisque c'est la nature qui lui en impose l'étude et la pratique. Nous apprenons à l'instant que madame Resani, peu encouragée par le petit nombre de ses souscripteurs, a renoncé à son entreprise. D'ailleurs nous ignorons entièrement et le plan qu'elle s'était tracé, et la manière dont elle se proposait de traiter son sujet; mais si l'ouvrage projeté ne devait contenir que des détails économiques plus ou moins étendus, des pratiques locales, des procédés minutieux dans toutes les parties soumises à la surveillance et l'autorité d'une bonne mère de famille, il faut convenir qu'il n'eût rempli que très-imparfaitement son but; disons même qu'il serait peu regrettable, parce que d'abord, indépendamment des différences de terrein, de culture, de genre de vie, etc., et de mille autres circonstances qui font que tel procédé, démontré économique pour un certain canton de la France, serait dispendieux par-tout ailleurs, ces mêmes détails et procédés, pour mériter quelque confiance, doivent être fondés sur des expériences multipliées, faites avec choix et discernement. Ils exigent donc et supposent nécessairement non-seulement des connaissances très-étendues en chimie et en physique, mais encore des analyses rigoureuses et sur-tout de grands moyens d'exécution, auxquels il est difficile de croire que madame Resani, habitante d'une peti-

ville dans un département éloigné, a pu consacrer beaucoup de tems et de dépense. En second lieu, il faut convenir, qu'étudiés avec grand soin et suivis avec scrupule, ces détails et procédés économiques en certain nombre ont presque toujours l'inconvénient grave d'absorber toute l'attention d'une mère de famille, et en rétrécissant ses vues, en arrêtant son esprit sur de petits intérêts, de dessécher son cœur et lui faire souvent négliger de grands et importans devoirs. On sait quelle est l'influence de nos soins et nos occupations habituelles sur notre manière de voir, et toutes nos facultés intellectuelles et morales ; et certes, ce n'est pas un résultat avantageux qu'une épargne annuelle de quelques écus au prix de ces nobles sentimens, ces affections tendres et ces habitudes généreuses, qui seuls nous concilient l'amour de nos semblables et nous donnent l'estime de nous-mêmes.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de citer ce passage d'un écrivain digne de foi à tous égards, et dont les femmes sans doute ne méconnaîtront pas l'autorité.

« J'ai vu ce qu'on appelle de bonnes *femmes de ménage*, » insupportables au monde et même à leurs maris par une » précaution fatigante de leurs petites affaires. Je ne con- » nais rien de si dégoûtant que ce ridicule, et de si propre » à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme. » Elle doit lui paraître fort bonne pour être sa gouver- » nante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des » agrémens. Je veux qu'une bonne femme tienne ou fasse » tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses en- » fans, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, » et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses mo- » mens qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, » et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces » de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en était » à - peu - près de même dans le gouvernement des états » comme dans celui des familles : ces fameuses ména- » gères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup » en arrière ou les rendent pénibles pour chacun ; ces » hommes publics, si bavards et si affairés, ne font bruit » des difficultés que par leur maladresse à les vaincre, ou » leur ignorance pour gouverner . . . . . Je n'ai jamais com- » pris que les détails du ménage pussent absorber une » femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque consi- » dérable que fût sa maison : car dès - lors il y a plus de » monde pour les partager. . . . . »

Ainsi parle dans les *Mémoires de sa vie privée*, une femme dont les malheurs, les grands talens et les vertus rappellent de si douloureux souvenirs.... l'infortunée madame Rolland.

On peut bien croire que l'Économie domestique a, comme toute autre *science*, ses principes clairs, certains, en petit nombre. La connaissance d'une foule de détails et procédés usuels en ce genre n'est donc vraiment utile, et eux-mêmes ne peuvent constituer la science, qu'autant que tous se rattachent à ces principes dont l'*Économe*, homme ou femme, doit avant tout se pénétrer. Or, ce sont ces principes que nous allons le plus succinctement possible soumettre à l'attention de nos lecteurs et aussi de nos lectrices. En cela nous suppléerons peut-être au défaut de l'ouvrage précédemment annoncé, si madame Resani en a décidément abandonné l'entreprise, ou nous lui fournirons des vues générales qui pourront éclairer et simplifier sa marche, si quelque jour, tôt ou tard, elle se résout à le faire imprimer.

Ces principes, nous ne craignons pas de le dire, tiennent eux-mêmes aux grandes vérités de la Morale et de la Politique, et ramènent à d'importantes questions relatives à ces deux sciences. En un mot, c'est la nature de l'homme, c'est l'esprit du gouvernemeut le plus convenable à cette nature qui les détermine; et c'est là aussi que nous les irons chercher.

L'étymologie du mot *économie* (*oikos* maison et *nomos* loi) nous indique assez l'objet de la science qui nous occupe, *le gouvernement sage et bien réglé de la maison*, et c'est là aussi le sens naturel à attacher à cette expression : *économie domestique*. Mais l'usage, ou pour mieux dire, ces préjugés généralement reçus, et dont l'influence détermine ce qu'on appelle *l'usage*, ont fait attacher de plus aux mots : *économie*, *économe* une idée nécessaire d'épargnes, de privations, et de sacrifices librement et volontairement consentis dans une vue de prévoyance pour un tems à venir. Ce n'est pas que cette idée soit fausse en elle-même; elle doit, sans doute, entrer le plus souvent dans le sens du mot *économie*; mais peut-être, comme on le verra plus bas, n'y devait-elle entrer que comme idée accessoire, au lieu qu'elle y entre toujours comme idée principale. C'est ainsi que quoique l'*économie* et même le *ménage* (du mot *menagium* de la basse latinité composé de *man*, *mén*, manoir, maison, et du verbe *ago*, conduire) soient bien différens de l'*épargne*,

le vulgaire confondant ces trois idées, entend dans les trois cas une *mise de côté*, une provision faite. Il ne regarde pas enfin comme bon *Économe* celui qui n'*économise* pas (1). L'objet de l'Économie domestique est donc à ses yeux le bon ordre dans la maison, mais accompagné d'épargnes journalières ou annuelles qui en garantissent le maintien.

Laissons-lui cette erreur au fond peu dangereuse, et ne le chicanons pas sur le sens grammatical du mot. Convenons d'ailleurs que l'homme étant sujet aux maladies, aux infirmités, à la vieillesse et de plus exposé à mille accidens et variations désastreuses, qui, d'un instant à l'autre, peuvent anéantir ses moyens d'existence, cette chance funeste, cette incertitude attachée à toutes les choses humaines, semblent faire une loi à tout véritable *Économe* de s'assurer par des épargnes successives, un fonds quelconque destiné à sa subsistance et celle de sa famille, quand la perte de ses forces ou d'autres événemens possibles lui auront ôté le moyen d'y pourvoir par lui-même. Sous ce point de vue, on peut dire que cette mesure de prévoyance, qui nous fait désirer à tous d'accumuler plus ou moins, est dictée par la nature même. Que dis-je ? elle semble dans la multitude l'effet d'un pur instinct, et c'est dans cette idée que Smith n'hésite pas à dire que l'habitude de l'économie est toujours la plus générale dans une nation, quelle que soit d'ailleurs la forme de son gouvernement ; à plus forte raison doit-on croire que la prodigalité y deviendra de plus en plus rare, quand un gouvernement sage et bien constitué, ferme et tranquille, donnera constamment l'exemple de la qualité contraire, quand des morceaux de papier, déclarés tout-à-coup morceaux d'or, et bientôt redevenus morceaux de papier, n'auront pas bouleversé toutes les idées reçues, et démenti en apparence les principes les plus simples de l'Économie tant publique que privée ; enfin, quand les riches, nécessités eux-mêmes au travail tant par la forme du gouvernement que par l'état des mœurs et de l'opinion publique, ne feront de leur argent qu'un usage noble et productif.

Les principes de l'Économie domestique tiennent, nous l'avons dit, à la Morale et à la Politique, et c'est sous ces deux rapports que nous allons successivement les considérer. Car quoique ces deux sciences doivent avoir un objet

(1) *Nota. Economiser* est pris ici dans le sens vulgaire pour *épargner* ; mais à parler régulièrement, il ne peut signifier que *faire acte d'économe*, et alors il est neutre et synonyme parfait d'*administrer*.

commun, et s'accorder dans leurs résultats, ce qui appartient à chacune d'elles doit rester distinct, et mérite un examen séparé.

Smith, (car ce nom revient toujours quand il s'agit de rappeler une grande vérité en matière d'Economie, et de l'appuyer d'une autorité qui dispense d'y revenir et de la prouver de nouveau,) Smith établit de la manière la plus convaincante qu'en dépit de tous les sophismes sur le luxe et la circulation du numéraire, tout homme véritablement *prodigue*, c'est-à-dire, dissipant en vaines et frivoles dépenses un capital qui pouvait faire naître ou alimenter une industrie productive, contrarie le but de l'institution politique, et fait par cela seul acte de mauvais citoyen. Ce n'est pas parce qu'il se ruine, mais parce qu'il fait de sa fortune un emploi non productif, qu'il est répréhensible aux yeux du législateur. La circulation plus ou moins rapide d'un capital quelqu'il soit est donc ici indifférente, politiquement parlant, pourvu que ce capital ne cesse jamais d'être employé de *manière à en produire un autre au bout d'un tems plus ou moins long*. Car c'est là, sur toute autre chose, ce qui importe au Politique, et, pour le dire en passant, c'est aussi ce que le Moraliste doit le plus souhaiter, s'il est vrai, comme nous l'avons établi quelque part, que l'abondance est la base des vertus sociales, et le plus sûr *fondement de la morale d'un peuple*.

Voilà donc un premier principe qui nous donne l'idée d'un devoir à remplir par tout *Économe* vraiment digne de ce nom, j'entends *l'emploi productif* de tout capital dont il peut disposer, emploi d'autant plus louable que lui-même en profitera moins. L'oubli de ce principe met au même niveau, et rend également coupables aux yeux du législateur le glorieux qui sacrifie tout au faste et à l'opulence, l'insouciant qui gaspille, le paresseux qui laisse tout languir, et l'égoiste malveillant ou l'avare soupçonneux qui retiennent, enfouissent ou sans cesse accumulent. Sous le rapport de l'économie, l'effet de tous ces vices est le même pour la société.

Il est encore pour l'*Économe* un second devoir plus important peut-être que le premier, et qui en effet tient de plus près encore aux premiers principes de l'institution sociale. C'est la *moindre consommation possible* des matières premières, et généralement de toutes les productions de la Nature, manufacturées ou non, nécessaires et à nos besoins et à nos jouissances. Sans adopter jamais le système de ces

niveleurs d'affreuse mémoire, ni vouloir rendre communes à tous des jouissances qui n'appartiennent qu'à une certaine classe de citoyens, on conviendra au moins qu'il est dans les vues d'une bonne législation que les choses les plus communes, nécessaires ou seulement agréables à la vie, restent constamment à un assez bas prix pour être toujours à la portée des journaliers de la plus basse classe ; de sorte que tous, sans exception, puissent en certain tems et avec mesure, goûter ces plaisirs naturels et simples qui délassent des travaux pénibles, consolent, encouragent, et seuls ici bas peuvent donner quelque prix à la vie ; que si la classe opulente pour augmenter ses jouissances personnelles, ou satisfaire de vains caprices, fait de ces matières premières une consommation excessive, leur prix augmente nécessairement, et ce renchérissement impose à la classe pauvre et ouvrière des privations toujours bien dures à supporter. Pénétré de cette vérité, le Riche *économe*, mais en même tems sensible et vraiment patriote, s'attachera donc moins à l'épargne de ses écus qu'à réduire à une quantité raisonnable la grande consommation qu'il fait de ces matières premières, objet d'utilité ou d'agrément pour tous. En un mot *la plus grande somme de jouissances avec la moindre déperdition possible de matières*, voilà, à notre avis, le principe d'Économie domestique le plus important, le plus utile, le plus recommandable, celui que le Législateur a le plus intérêt de faire suivre et respecter, et il faut le dire, c'est celui aussi que les gens de la classe opulente oublient et méconnaissent le plus. Bon nombre même de ces riches si peu dignes de l'être, d'ailleurs avares et s'imposant souvent pour grossir leurs trésors des privations déraisonnables, semblent se faire un jeu de le violer chaque jour avec plus de scandale. Tel homme marchande un pauvre ouvrier ou lui dispute son salaire, ne reçoit point ses amis à table, ou les traite avec parcimonie, se prive d'un meuble commode ou d'un objet de délassement agréable, et par l'effet d'un luxe ou d'une mollesse également coupables, consomme en feu et lumières vingt fois plus de combustible que ses vrais besoins n'en peuvent exiger. Il se refuse à l'embellissement de sa maison ou de son jardin, et peuple son anti-chambre de fainéans qui gaspillent, qui le volent, et ne le servent que plus mal. Il ne permettra pas à son cuisinier d'acheter un beau poisson qui ferait plaisir à ses amis, et lui laissera perdre en

jus et en coulis, pour un seul repas, plus de viande qu'il n'en pourrait consommer en plusieurs jours. S'il y a un art de ménager et faire profiter son argent, il y en a un de le dépenser, si ce n'est d'une manière précisément utile, au moins d'une manière vraiment noble, et dont le pauvre n'ait point à souffrir, et c'est cet art que le Riche doit apprendre; il se réduit à une application continuelle du principe que nous venons de consacrer, la moindre consommation possible des matières, et l'Administrateur, le Préposé, quel qu'il soit, n'est pas moins, que l'homme riche obligé de l'avoir constamment en vue. On a vu tel fonctionnaire public probe et zélé, qui n'eût pas voulu pour tout au monde faire tort d'un écu à la République, faire ou souffrir une consommation effrayante en bois, papier et menus objets de tout genre, et ainsi peut-être faire perdre à la République plus qu'il ne lui gagnait d'ailleurs par son zèle et sa vigilance. Généralement parlant, il faut dire aussi que l'égoïsme et l'insouciance plus encore que l'irréflexion sont la cause de cette consommation outre mesure que le Riche et l'Homme en place ont si souvent à se reprocher, et que pour leur faire faire un usage mieux entendu de l'argent dont ils disposent, il ne leur faudrait qu'un peu de vrai patriotisme et de cette bienveillance universelle qui n'appartient qu'aux ames grandes, sensibles et ouvertes à tous les sentimens généreux.

C'est ce grand et salutaire principe de la moindre consommation des matières qui doit servir de base à tout traité d'Économie domestique. Or, en ce genre, il existe déjà un ouvrage bien recommandable, plein de découvertes et de détails précieux, et qu'on peut assurément regarder comme un grand pas dans cette science toute nouvelle; ce sont les *Essais philosophiques du Comte de Rumford*, livre sur le mérite et l'importance duquel il n'est pas besoin d'insister, et dont il est bien à souhaiter que le traducteur nous donne bientôt la continuation. Sans doute qu'il reste encore beaucoup à dire sur cette matière, même après les écrits du savant et vertueux bienfaiteur des pauvres de Munich. Son ouvrage n'offre guères en effet que des résultats d'expériences faites en grand pour des maisons considérables ou des établissemens publics, et ce qui importerait le plus, ce serait l'application démontrée possible à chaque ménage en particulier, des procédés, machines et ustensiles inventés ou recommandés par lui. Voilà proprement ce qui est encore à faire

en Économie domestique, et peut-être que la continuation promise des *Essais* en question nous offrira en ce genre de nouveaux détails qui ne laisseront plus rien à désirer.

Nous avons considéré l'Économie domestique sous le rapport politique seulement, et nous avons vu que ses principes se réduisent à ceux-ci : l'emploi productif de tout capital disponible, et la moindre consommation possible des matières utiles ou agréables à tous : considérons-la maintenant sous le rapport de la morale, et voyons ce que celle-ci pourra faire apporter de changemens ou modifications à ces principes que nous venons d'établir.

Suivons la marche de la Nature et consultons son vœu ; c'est le vrai moyen de ne jamais s'égarer dans ces sortes de recherches. Hé bien ! que nous rend-elle avant tout desirable ? ou plutôt que nous doit-elle, et qu'avons-nous à demander à la Providence divine ? — Rien autre chose que le *vivre quotidien* ; j'entends le vivre *pour aujourd'hui seulement*. Qui nous répond en effet que demain nous existerons encore ? Aussi est-ce là la condition commune de tous les animaux à très-peu d'exceptions près, et dans l'espèce humaine elle-même, pour un *propriétaire* assuré de son dîner de demain et des jours suivans, que de gens de tout âge, de toute profession, et dans tous les états de société, depuis la plus imparfaite jusqu'à la plus civilisée, qui ne vivent jamais autrement qu'*au jour le jour*. Ils vivent pourtant, ils se propagent, ils vieillissent ; que dis-je ? généralement parlant, ils sont meilleurs et plus heureux. Leur nombre comparé à celui des individus mieux partagés de la fortune peut être supposé sans exagération former les $\frac{5}{6}$ de l'espèce humaine sur toute la surface du globe ; puis dans le sixième restant on peut bien en supposer les 3 quarts n'ayant guères dans leur récolte ou leur produit industriel que leur subsitance pour un an, et peut-être enfin, dans ce même sixième, la millième partie seulement est elle assurée (et qu'elle assurance encore !) de sa subsistance pour toute la vie.

Que d'idées rassurantes et douces ce résultat ne fait-il pas naître ! Quoi ! toujours alarmé pour ma subsistance et celle de ma famille, victime chaque jour d'une prévoyance inquiète, sans cesse active, et que tant d'événemens mettent en défaut, je désespérerais de la Providence divine ! Méconnaissant ses bienfaits de tous les jours, tour-

menté de désirs, et m'accrochant à tout, j'userais mes forces et sacrifierais mes beaux jours, j'oublierais des devoirs sacrés que la Nature m'impose, j'étoufferais jusqu'à la voix de ma conscience en employant tous les moyens, licites ou non, de gagner au-delà du *vivre quotidien*, je m'avilirais enfin et me tourmenterais chaque jour, et cela pour me procurer un avantage toujours précaire de sa Nature, corrupteur par essence, et qu'UN SUR SIX MILLE est seulement appelé à posséder! Il faut travailler pour vivre; sans doute. C'est une loi de la Nature, à laquelle tout homme est soumis, et c'est presque toujours aux dépens de sa tranquillité et de son bonheur qu'il parvient à s'y soustraire. Mais cette loi n'est dure à supporter que parce que des besoins factices ou une crainte pusillanime et coupable nous font consumer en efforts non interrompus le tems qu'après quelques heures de travail Dieu nous laisse encore pour goûter la vie et en savourer les plus pures jouissances.

Une expérience constante et bien digne d'être remarquée, nous prouvera combien est funeste aux mœurs et au maintien de toutes les vertus sociales ce principe de prévoyance jalouse autant qu'avide, coloré par-tout des beaux noms de *Prudence*, *Ordre*, *Économie*, et qui subordonne tout au besoin d'acquérir de l'or. Voyez ces deux époux *rangés*, calculateurs exacts du gain et de la dépense, sans cesse occupés de ce qui peut augmenter l'un ou diminuer l'autre, et qui dans leurs meubles, dans leurs effets, dans leurs papiers, et jusques sur leurs personnes, veulent que tout soit net, ordonné, compassé et tiré, comme on dit, à quatre épingles; hé bien, étudiez leur caractère, et bientôt vous reconnaîtrez que s'il prête au ridicule, il n'est pas moins insociable et odieux. A-coup-sûr ces gens-là sont avides et insensibles, amis froids, époux avares, despotes dans leur famille, et sur-tout mauvais citoyens. Mais quittons cette maison triste et silencieuse, repoussante par sa régularité et sa propreté mêmes, par cet air de gêne et d'apprêt qu'on y remarque par-tout, et passons chez cet heureux couple dont le caractère est l'opposé direct de celui que nous venons de dépeindre. Partout dans leur demeure hospitalière, tableau mouvant et animé d'enfans heureux et pétulans, d'amis à leur aise, de domestiques gais, prévenans et attachés, une négligence sans affectation, un aimable désordre, même quelque peu d'insouciance et d'abandon, et sur-tout cet

air d'abondance que jamais le luxe ne peut imiter, tout cela en provoquant notre amour pour les maîtres, nous prouve leurs inclinations généreuses, nous peint leur ame sensible et noblement confiante. C'est le milieu plus facile à tenir qu'on ne pense, et qui se sent plutôt qu'il ne peut s'exprimer, entre la fatigante économie, les soins jaloux, la symétrie morne et glaçante de l'égoïste opulence, qui calcule jusqu'à la profusion même, et cette prodigalité sans objet, ce désordre affligeant qui chez l'homme sans conduite annonce toujours celui des affections et des idées.

Que conclure de tout ceci ? Que l'Économie domestique dans les devoirs qu'elle impose et dans toutes les pratiques qu'elle prescrit, a comme tout ce qu'il y a de bonet d'utile dans ce monde, ses bornes, mais BEAUCOUP PLUS ÉTROITES QU'ON NE PENSE. En deçà est la dissipation funeste à l'État même comme à l'individu qui se la permet ; au delà est une prévoyance avare et minutieuse, aliment d'égoïsme et de convoitise, qui amortit nos plus précieuses facultés, et multiplie nos peines et nos soucis en même tems qu'elle fait injure à la Providence divine.

J'ai dit les bornes de l'Économie domestique *beaucoup plus étroites qu'on ne pense*, et ceci vaut la peine d'être encore mieux expliqué. Approuvons sans doute, louons même le Citoyen laborieux et frugal qui redouble d'activité ou se soumet à quelques privations pour s'assurer un *fonds* quelconque, non-seulement comme une ressource contre tant de chances malheureuses à redouter ici bas, mais encore comme un moyen d'emploi qu'il destine à ses enfans, et presque toujours indispensable pour faciliter leur entrée dans le monde, et hâter le moment de leur indépendance personnelle ; mais d'un autre côté, disons aussi que le succès de cette mesure de prudence n'est pas assez essentiel au bonheur de la vie pour exiger le sacrifice de tout notre être, et exciter en nous de grands regrets, si ce succès vient à nous manquer. Que l'homme travaille tant qu'il en a la force, et qu'il jouisse sans crainte des fruits de son travail ; quand cette force vient à lui manquer, qu'il attende sa subsistance de ses enfans, comme le prix de ses soins et de tout ce qu'il a fait pour eux. Lui même en effet n'a-t-il pas nourri son vieux père ? Voilà l'ordre établi par la Nature elle-même, et c'est toujours aux dépens de sa moralité et de son bonheur que l'*Économe* craintif et parcimonieux veut troubler cet

ordre ou paraît douter de ses heureux effets. En un mot, s'il est vrai que cette économie tant recommandée soit, comme l'a dit Mirabeau, *la seconde Providence du genre humain*, pensera-t-on qu'elle doive dans ses opérations et ses vues se montrer plus sage et plus prévoyante que cette *première Providence* bien faite pour lui servir de modèle ? et dans cette idée, je demande si aucun de nous peut raisonnablement attendre et désirer pour lui une subsistance plus certaine que celle que la Nature elle-même assure à l'universalité des habitans de la terre dont la principale nourriture recueillie chaque année, et POUR UNE ANNÉE SEULEMENT est portée par des herbes sans cesse battues des vents, exposees aux inondations et aux orages, aux ravages des oiseaux et des insectes, et aux dévastations plus à craindre encore qu'occasionnent la guerre, les dilapidations de tout genre, et les autres crimes de l'humanité.

On voit que des considérations morales d'une grande importance modifient beaucoup dans leur application ces principes d'Économie privée, établis précédemment et par des considérations purement politiques. Sans doute que sous tous les rapports tout citoyen, quel qu'il soit, doit faire de son argent un emploi profitable, et s'il lui est possible, se ménager une ressource contre les maux et les infirmités de la vieillesse. Mais avant tout il doit *goûter la vie*, jouir lui-même et rendre heureux tous ceux qui l'entourent. Il doit croire assez aux vertus humaines pour regarder comme une ressource aussi ces enfans qu'il aime, et qui feront tout pour lui dès-lors qu'il aura tout fait pour eux. Sans doute qu'il faut éviter toute consommation outre mesure des matières utiles, et dont la disette ou le rencherissement ne pourrait qu'empirer le sort du pauvre ; mais l'effet moral de cette précaution de tous les instans et d'une recherche habituellement trop sévère en cette partie ne doit-il pas aussi en balancer l'avantage politique et pécuniaire, sans compter que des soins aussi minutieux sont comme une injure à l'éternel Créateur qui semblerait nous avoir mesuré avec parcimonie la portion juste que chacun de nous peut consommer, lorsqu'au contraire dans toutes les parties du règne animal, il fournit aux besoins des êtres vivans avec une profusion presque sans bornes et aussi touchante qu'admirable.

Qu'on ne m'accuse pas de chanter ici la Palinodie. Les *Essais* du Comte de Rumford, toutes les constructions

et les combinaisons qu'il a imaginées, les précautions qu'il indique, et généralement tous ses travaux économiques lui assurent la reconnaissance et le respect de tous ses contemporains, et loin d'affaiblir ses titres à une gloire si pure et si digne d'envie, je voudrais voir mettre généralement en usage tout ce qu'il inventa pour le bien de l'humanité. Mais dans la these générale j'ai dû cumuler toutes les idées, et considérer sous tous les rapports cette *Économie* si recommandée, si recommandable, mais dont il importait de fixer bien l'importance. Après tout, ceci achève de prouver que les vérités politiques, et généralement toutes celles que la froide raison découvre et détermine, sont naturellement soumises dans leur application à des vérités d'un autre ordre plus importantes encore à connaître, j'entends les vérités morales sur lesquelles le calcul n'a pas de prise, et que le sentiment seul peut dicter. C'est dans cette idée qu'un homme d'esprit écrivait dernièrement à un de ses amis que tous les ouvrages de *Smith*, *Stewart*, *Arthur Young*, etc., n'étaient que des mémoires de cuisinière, auprès d'une page de Platon ou de J.-J. Rousseau, et cela est toute vérité, sans rien ôter pourtant au mérite de Smith et des autres. Car au propre comme au figuré, une cuisinière n'est rien moins qu'un personnage à dédaigner, et celle surtout qui fait bien ses comptes a vraiment son prix.

G. P.

464